Drame familial en 15 discours

Le premier discours de l'homme

Que béni soit le jour
où vient à mon secours
celle que mon cœur aime.

Adieu donc le carême,
l'épreuve douloureuse,
les angoisses furieuses,
au creux de mes écorces.

Toi, mon âme et ma force,
rempart de ma folie,
je suis heureux, au lit —
à la vie, à la mort ! —,
serré contre ton corps.

Le deuxième discours de l'homme

Comment dire l'amour ?
Tant d'autres l'ont tenté,
à grand coup de "toujours"...
Moi, je suis comme hanté
par ta sensualité ;
et comme délité
en mille fines miettes
de personnalité :
quand l'une veut dire "niet"
à ta beauté perverse,
une autre te réclame ;
qu'en toi, je me déverse...
Orgies et bacchanales,
pour mon plus grand plaisir,
augmentent le dégoût
de voir en toi l'égout
de mes sécrétions.
En même temps, j'exulte
de jouer en adulte
avec ta chaude chair ;
en même temps j'abhorre
toute l'humanité
qui constitue nos corps.

Le troisième discours de l'homme

Tiens !, voilà la raclé
que tu as méritée.
Et te voilà sous clé,
Tu pourras méditer
ton infidélité.
Tu pleures et tu cries,
ô bel amour meurtri ?
Correctement rossée,
et maintenant fessée,
écarte un peu les cuisses
en guise de prémisse
à tout ce que je suis.
Je suis quand tu n'es pas ;
je suis à ton trépas ;
toi, tu es mon repas ;
et quand je ne sais pas
où tu es, où tu vas,
sache que ma colère
est un violent tonnerre.
Écarte donc les cuisses ;
tu peux serrer les dents ;
pour ma part, je m'imisce,
larmes et cris aidant.

Le quatrième discours de l'homme

Ô bel amour enfuit,
je t'aimerai toujours !
Mais qu'est-ce qui s'en suit
de tout l'ennui des jours ?
Je voulais t'épouser,
et t'aliéner ma vie.
À tes soins, à tes ordres,
et mon doigt bagouzé,
t'être tout asservi,
en parfaite concorde.
Tuméfiée en tout lieu,
tu es si belle en bleu...
Le cocard aux deux yeux
donnait à ton regard
un rien si merveilleux.
Un simple quai de gare —
vers où ça ?, et pourquoi ?
Pour mériter cela,
qu'ai-je donc fait de toi
qui ne te convient pas ?
Ai-je cogné souvent ?
Pas plus que nécessaire :
que ce soit émouvant,
sans, pour toi, te déplaire...
Nous étions heureux...
Il en suffit de peu ;
à bien y réfléchir,
tout n'est qu'eau et désir.
Pourquoi donc ce martyr :
être privé de toi !
Car sans toi, interdit,
que deviendra ma vie,
amputée de ta vie ?
Et quel sens à la vie,
pour ma vie sans ta vie ?

Le cinquième discours de l'homme

Je te déteste tant !
Dix ans de lassitude,
dix ans à te haïr.
Tu me répugn' autant
que cette solitude.
Tu voulais me trahir !
En réclamant des baffes
par des yeux larmoyant (
et moi, obtempérant),
un nouveau paragraphe,
le plus beau de ta vie,
allait, sans préavis,
détruire l'existence
de celui qui t'aimait.
T'enflammer à l'essence :
trop tard !, à tout jamais...
Voilà déjà dix ans
sans nouvelles de toi ;
tu me sais médisant ;
tu t'amuses de moi !
Toi, mon amour déchu,
ma passion déçue,
tu as volé mon âme,
toi, perfide, toi, femme.
Un conseil cependant :
ne revient plus ici,
car alors, je t'occis :
ou bien en t'étouffant,
ou bien en t'étranglant,
ou bien en te pendant,
dis adieu à la vie.

Le premier discours de la femme

Voilà déjà dix ans
que, d'un homme violent,
j'ai conçu un enfant,
aujourd'hui bel et grand.
Mais où sont mes repères ?
Où ?, quoi ?, qui donc aimer ?
Car moi j'aime son père,
le seul que j'ai aimé.
Il avait la façon...
C'était mon cro-magnon...
Mais je n'oublierai pas
que deux fois l'hôpital
me garda du trépas !
Et le reste du temps,
laide comme un mutant,
recouverte de bosses !
C'était comme un grand gosse...,
mais il savait comment
me donner du plaisir...
Oui, je l'aimais ; pourtant,
il me fallait partir
pour sauver mon enfant ;
qu'il ne soit pas martyr
d'un père violent.

Le deuxième discours de la femme

Le nouveau rosse aussi ;
c'est pour moi un souci.
Certe' il me cogne moins...,
mais je l'aime bien moins.
Mon enfant à témoin ! :
pour qui ai-je stoppé
dans le plus grand secret
ma contraception ?
Non pas pour celui-là
qui n'est que déception ;
mais pour cet homme là,
furieux, hélas !, c'est vrai !,
mais beau !, quoiqu'il m'effraie...
J'ai voulu un enfant
de celui que j'aimais.
J'ai obtenu l'enfant
que, moi, j'ai désiré.
Et il m'a fallu fuir
celui qui me cognait,
qu'il ne puisse détruire
celui que je portais
à l'occasion d'un soir
de cuite et de colère :
pour que je reste mère,
j'ai cultivé l'espoir
que loin de mon amant,
au loin de mon tourment,
j'aimerai donc un fils,
de lui, de moi, l'enfant,
qui n'ai de maladif
que l'amour de sa mère ;
en cela, excessif,
chaud, et jamais amer.

Le troisième discours de la femme

Tout est désolation,
sans la consolation
d'un enfant qui, hélas,
naguère régalaît
sa mère de baisers,
mais qui déjà s'en lasse ;
et à l'amour passé,
du haut de ses seize ans,
troque les quolibets
incessant, imbibés
d'un acide humiliant.
Et plus je le corrige
de tartes dans la tête,
plus alors il s'érige
en voyou qui répète
insultes et bravades !
Toi, mon enfant malade,
oui, toi que mon cœur aime,
partis sous les sirènes
direction l'hôpital,
il fallait, c'est fatal,
qu'enfin, sous clé, tu puisse
te calmer à l'hospice
auquel je t'ai conduit,
toi, mon enfant meurtri...

Le quatrième discours de la femme

J'ai perdu l'un et l'autre
et je suis comme morte.
Le premier me déteste ;
le second me déteste.
J'ai quitté le premier
pour l'amour du second ;
le premier, le second,
sont vraiment deux fumiers !
Le second me déteste,
et ce vil hôpital,
fut donc l'erreur fatale.
Me fuir comme la peste !,
l'incarnation du mal !
Le premier me déteste
car je suis une peste !
J'ai perdu l'un et l'autre
et je suis comme morte !

Le cinquième discours de la femme, en deux textes.

Pour ne plus rien penser,
la bouteille anisée
me fait bien mal parfois
du côté de mon foie —
qui n'a pas sa névrose ?,
qui n'a pas sa cirrhose ?
Alors, pour ne plus vivre
l'horreur de cette vie
terrifiante et ivre,
hydre terrifiante ;
je m'en vais jusqu'au lit,
ivre et déçu de vivre.
La plaquette horrifiante
de somnifères forts
m'assurent un sommeil
facile et sans effort,
jusqu'enfin mon réveil,
le matin ou la mort.

Cet enfant, mon enfant,
fier et beau, innocent,
ma gloire et mon tourment,
est pour mon existence
sa seule joie, son sens.
C'est mon fils, ma bataille ;
la cause des entailles
de mes poignés meurtris.
Une rose flétrie —
une rose quand même —,
c'est ta mère qui t'aime.
Alors, en souvenir
te ton salaud de père,
je veux bien revenir
à mon anis amer ;
et quand j'aurai vidé
la bouteille d'enfer,
ta mère, décidée,
à l'aide de tessons —
parcourue d'un frisson —,
baignera dans le sang
tout ce qu'elle ressent,
sommifères aidant :
délicieux oubli
de l'horreur de la vie.

Le premier discours de l'enfant

Mon corps, mon âme encore —
et après, je m'endors —
débordent d'énergie,
tous deux en synergie,
car sans souiller mon corps,
mon long phallus injecte (
comme certains insectes)
son sperme, ma passion,
dans mon bel abdomen :
ô injaculation...
Encore !, encore !, amen ! :
ma splendide semence
en un sursaut s'élance
au-dedans de mon corps.
Belle injaculation
grâce aux quelques potions
que l'infirmière amène
matin, midi et soir...
Faites donc moins les drôles —
énergie hors contrôle —,
je pourrais me fâcher
et d'un coup relâcher
le fluide accumulé !

Le deuxième discours de l'enfant

Et voici que j'apprends —
à tout prendre, je prends ! —
que la marâtre est morte,
qu'elle a franchi la porte
rougeoyante d'Hadès.
Mais que grand bien lui fasse !
Par quelle maladresse,
un jour, je l'ai aimé ?
La coupable faiblesse,
celle que je confesse :
bien trop peu haïr celle
qui m'a tenu en laisse
pour me conduire, traîtresse,
dans ce lieu de détresse
que je quitte demain.
Adieux donc l'hôpital,
les injaculations ;
adieux le Risperdal,
pour l'éjaculation
dedans celle qui vient,
et ce coûte que coûte,
en premier sur ma route.

Le troisième discours de l'enfant

Et un pétard aux lèvres,
et un pétard en poche,
je m'en vais dire au mièvre,
à ce père fantoche,
ma façon de penser ;
et lui faire danser
une valse angoissée...
Quand je l'aurai trouvé,
je vais me le trouver,
et vous le mettre en bière :
car la faute d'hier
crie vengeance aujourd'hui.
Il m'a maudit hier,
il a tué ma mère !
Il me faut donc, pardi !,
rétablir la justice
par un juste supplice ;
éclater sa cervelle,
répandre ses boyaux,
faire couler le sang...
Je sens bien qu'il pressent
que les crimes commis
ne seront pas omis :
je me venge aujourd'hui ;
j'ai vingt ans aujourd'hui.

Le quatrième discours de l'enfant

J'ai la tête qui éclate.
J'voudrais seulement dormir...
M'étendre sur l'asphalte...
et me laisser mourir.
Laissez-moi me débattre ;
venez pas m'secourir ;
venez plutôt m'abattre
pour m'empêcher d'souffrir...⁻¹⁻
J'ai perdu l'un et l'autre :
je suis le vil apôtre
d'un triste apostolat,
lui par lequel mourra
et maman, et papa.

¹ : directement tiré d'un passage de *Starmania*, de Luc Plamondon.

Le cinquième discours de l'enfant

Derrière les barreaux,
mon funeste bourreau,
c'est moi, rien que moi !
Moi, victime de moi
Mais que faut-il donc croire ?
Mais que faut-il aimer ?
Que peut-on espérer ?
Mon funeste miroir,
c'est moi... qu'il faut aimer... ;
moi... qu'il faut regarder...
En toi, Seigneur, j'espère.
Vers toi, Seigneur, amer,
des profondeurs, je pleure —
entends donc ma douleur :
des profondeurs, je crie.